

## JOURNAL DES DAMES

ET  
DES MODES.HEMEROTECA  
MUNICIPAL  
MADRID

~~~~~  
*Ce Journal paraît tous les dix jours, le 1<sup>er</sup>, le 10 et le 20 de chaque mois. Chaque numéro contient de une à cinq Gravures colorées : Modes, Meubles et Bijoux. — Les bureaux sont : rue La Boétie, n° 62.*  
 ~~~~~

~~~~~  
*Le tirage est limité à 1.250 ex. numérotés. — Le prix de l'abonnement est fixé à 100 francs par an pour la France et 120 francs pour l'Etranger. Il est tiré en sus 29 ex. de luxe : dont 5 sur vieux Japon avec 3 états des grav. à 500 fr. par an ; 12 sur Japon impérial avec 2 états à 300 fr. et 12 sur Japon impérial à 200 fr. — Il n'est pas accepté d'abonnement d'une durée inférieure à un an.*  
 ~~~~~

## PARIS.

Ce 9 Septembre 1912.

Le samedi soir, 31 août, vous eussiez cru que le Midi entier, mobilisé par Tartarin, se fût rué sur Paris, eût envahi, conquis, occupé notre pauvre ville. Ce n'étaient que fusils, hommes armés, bourgeois vêtus de kaki, de capotes imperméables, de pèlerines à l'épreuve des frimas. Et que de feutres à la boër ou à la cosaque, quels godillots à clous, demi-bottes prussiennes, brodequins dont l'Himalaya ne fût point venu à bout ! Et ces partisans sillonnaient les rues, occupaient les fiacres et les taxis-autos, prenaient d'assaut les autobus, peuplaient toutes nos gares. Ils montraient des visages tendus, préoccupés, un regard grave... Diable !

Déjà je m'affligeais devant cette scène de guerre civile... Mais, renseignements pris, on me dit qu'il y avait là seulement le départ général des chasseurs parisiens, pour l'ouverture.

~~~~~  
 L'un d'eux m'a beaucoup intéressé. Figurez-vous un gros garçon, et plus paisible encore que gros. Il portait des chaussures terribles, et un fusil à faire peur aux moineaux ; mais pas à tous, car sur le chapeau vert du gaillard, un insolent pierrot de rue avait laissé choir une crotte.

Ce n'est pas un simple perdreau des champs qui eût fait ça !

Ex. N° 867



Un autre chasseur, vieux, goutteux et riche, retenait aussi l'attention. Vieux, on le voyait assez. Goutteux sans doute, car il boitait. Riche probablement, parce qu'il était suivi par un domestique chargé de l'étui à fusil. Avec quelles précautions le bel étui en cuir fauve ne fut-il pas déposé dans le filet !

A la gare d'arrivée, le vieux seigneur s'est penché par la portière, et d'une voix irritée :

« — Porteur ! s'écria-t-il . . . Eh bien ! un porteur ! . . . Ah ! ça, il n'y a donc pas de porteur, dans ce pays-ci ? . . . »

C'était afin que l'on conduisit respectueusement l'étui vers une automobile. Ils ont dû dîner vis-à-vis l'un de l'autre, le fusil sur une chaise, et le vieux dans un fauteuil.

Cependant, la forêt est pleine d'orfèvreries. De toutes parts, les faisans de saphir, de rubis et d'émeraude s'envolent parmi les feuilles. Des bestioles, couleur de topaze cuite sous la cendre, jouent à l'orée du bois. Les lièvres aux yeux de jais, et même les grands cerfs passent et repassent, en ce 31 août : ils sont chez eux.

Le 1<sup>er</sup> septembre au matin, voilà toutes ces merveilles en déroute ! Des messieurs pâles brisent les bijoux vivants, comme au tir de la foire, fanent le jais et la topaze des fourrés. Pour un peu, ils abattraient les cerfs aussi ; mais ils en ont vaguement peur, vu que ceux-ci pourraient bien se défendre. Ces messieurs chassent pour leur plaisir, n'est-ce pas ?

Non pour le mien, en tout cas.

MARCEL BOULENGER.

### *Si la mode est un art ?*

Cette question souvent posée est bien surprenante. Car si la mode n'est pas un art, qu'est-ce donc ?

S'il ne s'agissait que de se vêtir, la mode n'existerait certes pas. Mais il s'agit surtout de se parer, et qui dit parure dit ornement, et qui dit ornement dit art. Donc . . .

Une femme du passé, représentée par la gravure, la sculpture, la peinture, est coiffée de telle façon ; la ligne de sa robe a telle tendance et nous reconnaissons à cela toute une époque. D'où il faut conclure que la mode occupe, dans l'histoire, la même place que l'architecture.

Le chignon et le peplum d'une petite statuette suffisent pour nous évoquer la Grèce. Une Tanagra, qui n'est, en somme, qu'une figure de mode, a donc autant d'importance que le Parthénon.



Que si nous nous tournons du côté du règne animal ( geste indispensable chaque fois que nous voulons nous renseigner sur l'humanité ), nous voyons qu'aucun vestige de mode ( je ne dis pas de coquetterie ) n'y apparaît. D'où il ressort que la mode est une manifestation essentiellement humaine, donc une forme de la noblesse ( ou, si vous aimez mieux, de la folie ) qui distingue notre espèce.

La mode est noble, la mode est documentaire... Qu'est-elle encore ? Elle est quelque chose de moins grave et de plus sensible : elle est charmante.

C'est surtout en songeant à la mode, ce papillon changeant, la mode qui crée un être nouveau du corps identique qu'elle ornemente, la mode qui transforme les silhouettes, la mode qui dénature ou rectifie les lignes, la mode, cet art et ce grand art, c'est surtout en songeant à elle que je m'étonne de voir les femmes se plaindre, s'épuiser en revendications dites féministes.

Comment peut-on penser au féminisme quand il y a la féminité ?

Que d'industries mises en œuvre pour réussir une élégante ! Il n'y a pas de pièce d'orfèvrerie qui demande plus de matériaux. Rien que l'oiseau d'un chapeau, le parfum d'un mouchoir, le collier de perles d'un cou, la boucle flammée d'une ceinture peuvent déjà suffire à représenter les quatre éléments.

Et les femmes ne regarderaient pas avec pitié la morne province masculine où les hommes, quant au coup d'œil, sont devenus à peu près l'équivalent de chiffres ! Il est vrai qu'eux aussi ont jadis envahi les siècles du fatras de leurs perruques, dentelles, canons et fards. Mais, à présent, aux femmes seules le domaine de la mode ! Qu'elles laissent les hommes inventer des plis nouveaux à leurs pantalons et rassembler leurs dernières vanités sur le malheureux chiffon qui leur reste : la cravate. Qu'elles les plaignent même un peu, au besoin, et ensuite qu'elles soient heureuses d'être femmes. Qu'elles arrondissent autour d'elles l'éventail multicolore du paon, tandis que les hommes, dans l'ombre des ornements, joueront le rôle effacé de la paonne.

Sans les femmes, rien n'aurait de charme. Chacun le sait et le dit. Et qu'est-ce que serait une femme, après tout, sans sa robe, sa coiffure, son chapeau, son ombrelle, ses petits souliers, son petit sac et le reste ? C'est surtout par la coquetterie que les femmes sont la grâce des civilisations.

Imagine-t-on ce que deviendrait l'aspect de nos villes si les femmes n'y circulaient plus ? En Orient, où elles restent invisibles, l'équilibre esthétique nécessaire se rétablit par la beauté des costumes masculins et la coquetterie des jeunes gens. La cité rem



place la présence féminine par ses hommes ornés qui, vêtus de blanc ou de couleurs tendres, passent, un bouquet à l'oreille, du kohl aux yeux, dans quelque délicieux relent de musc ou d'essence de fleurs. Cela, on ne l'ignore pas, tend à disparaître.

Or, quand les beaux rois mages de l'Orient seront tous en redingote, les femmes sortiront certainement des harems et se mêleront à la foule. Car il faut partout une idole pour les yeux humains.

Certes, la mode est une chose plus grave qu'on ne le croit. C'est à elle qu'appartiennent l'honneur et la responsabilité d'orner la foule et d'en varier la figure selon les époques. On a souvent parlé d'élever le peuple par la fréquentation des musées. Il n'y a pas de plus beau musée que celui, en activité, constitué par les femmes qui passent dans la rue.

Soyez donc coquettes, mesdames, c'est un grand devoir civique. Notre-Dame elle-même a beau être une cathédrale, elle n'en est pas moins une dame. Que votre extériorité soit aussi la cathédrale de votre âme.

Je le sais bien, cette cathédrale-là tourne parfois à l'extravagance. Et je suis la première à souhaiter de voir disparaître, par exemple, ces chapeaux géants qui donnent aux femmes l'air de prendre leur tub à l'envers. Mais il ne me déplait pas de constater que les femmes poussent leur souci de la mode jusqu'au martyre.

De crinoline en jupe entravée, de paniers en manches à gigot, de coiffures à la monte-au-ciel en tournures et en poufs, les femmes, déjà tant éprouvées par les malaises de leur nature, sont capables, si c'est la mode qui le veut, de subir les tortures les plus raffinées. Elles se grossissent par-ci, se rétrécissent par-là, passent de l'étirement le plus extrême à l'ampleur la plus monstrueuse et, sur ce lit de Procuste, elles sourient! La mode est un véritable jardin des supplices. Et cependant, parmi tant de revendications féminines, il n'y a pas une femme qui crie à l'aide, pas un corset mystère qui se révolte, pas une paire de jambes qui rompe l'entrave...

Oui, les femmes, pour suivre la mode, sont capables d'héroïsme. Après tout, c'est peut-être leur manière d'aller à la guerre?...

Quoi qu'il en soit, il est assez beau de se dire que la mode, qui est le plus vivant des arts, est aussi le plus cruel, et que, cependant, ses adeptes se multiplient de plus en plus et ne cesseront point de se multiplier, tant qu'il y aura des femmes sur la terre.

LUCIE DELARUE-MARDRUS.





*Veste de velours pékiné noir et auburn sur fourreau de  
frissonnette peinte. - Chapeau velours et aigrette*



Ayuntamiento de Madrid





Modèles de M<sup>me</sup> Marcelle Demay

Chapeaux d'Automne : 1. Satin blanc, fantaisie Paradis noir. 2. Bonnet Hollandais, fond or broderie laine couleurs. 3. Ecorne velours et Paradis olive. 4. En velours et moire, couronne d'autruche frisée. 5. Bergère Louis XVI, crêpe de Chine blanc, panne noire et camélias. 6. Velours canard pouff autruche. 7. Bonnet du soir, broché, œuf d'aigrette. 8. Le Mignon : en velours noir, boules multicol. 9. En velours saphir, soierie écossaise. 10. En velours fantaisie Paradis rubis.







*Toureaux crêpe blanc brodé et peint. Blouse velours émeraude broché ponceau. Ceinture de perles.*





Ayuntamiento de Madrid



## L A S C È N E .

Si nous ne sommes pas informés des plaisirs réservés à nos soirées d'hiver, ce ne sera pas de la faute des auteurs dramatiques. En voilà qu'on ne peut guère accuser de cachotteries ! Selon une tradition qui tourne au rite, la presse leur a demandé leurs projets pour la saison prochaine ; et, sans se faire prier, les deux cents auteurs interrogés ont répondu comme un seul homme. A raison de trois pièces en moyenne par auteur, on arrive au total fantastique de six cents pièces à jouer en huit mois, dans les vingt théâtres de Paris ; et l'on se demande avec effarement où et comment se casera ce stock formidable. Mais il ne faut pas se frapper de ces chiffres qui comportent mainte défalcation.

On ne risque d'abord rien en biffant de la liste les pièces annoncées sans désignation de théâtre. L'auteur dit bien qu'il destine son œuvre à telle ou telle scène, généralement une scène de choix, le Vaudeville, la Renaissance, le Gymnase. Mais le plus souvent, lesdits théâtres ne lui savent aucun gré de cette charmante pensée, pour la bonne raison qu'ils l'ignorent. Pièce destinée n'est pas pièce reçue : première règle qui autorise déjà bien des suppressions.

L'absence de date nous en permettra d'autres. Les pièces ainsi reçues à échéance vague, sans rang précis dans la saison, *ad libitum*, quand il y aura un « trou », peuvent également être rayées. Ou bien le « trou » ne s'ouvre jamais, ou s'il s'en creuse un, c'est une pièce venue d'ailleurs qui y passe. Les pièces de cette catégorie n'ont au reste pas à se plaindre. Le directeur, pieusement et amicalement, les inscrit chaque automne à son programme ; et, au bout de quelques années, à force de figurer sur l'affiche de rentrée, leur titre arrive à être connu. On croit même quelquefois qu'elles ont été jouées.

Au-dessous, nous atteignons les régions de la crédulité et de la chimère. La pièce dont on a dit le sujet à un directeur qui, en pensant à autre chose, vous a vivement engagé à lui faire « ça », quitte à tomber des nues quand vous la lui apportez, ou à déclarer froidement que, lui, voyait « ça » autrement. La pièce reçue ferme sur scénario, mais qui, une fois écrite, n'est plus du tout « ça ». La pièce terminée, lue, reçue d'enthousiasme, mais qui, en attendant son tour, a pris un goût de tiroir qui dégoûte le directeur. Et tant d'autres vouées éternellement aux sombres limbes des régies ou des bureaux directoriaux.

Demeurent une cinquantaine de pièces vraiment reçues par traité, avec engagements authentiques, date de passage déterminée, distribution arrêtée d'avance. La majorité de ces pièces a pour signataires la demi-douzaine d'auteurs en vogue dont le



nom, par une longue série de triomphes ou même de fours — au théâtre il n'y a que la quantité qui compte — a acquis une valeur marchande, est devenu une marque et rassure les directeurs les plus méfiants. Ajoutez-y deux ou trois auteurs dits « littéraires » qui, ne se prodiguant pas, valent par la rareté et ont obtenu dans le monde des théâtres, sinon la popularité de ceux qui amusent, du moins le crédit moral de ceux qu'on respecte. En plus, parfois, l'outsider de la saison précédente, un auteur qui, tout à coup, comme on s'y attendait le moins, a dépassé la centième, décroché un gros succès — et dont les directeurs se hâtent de jouer vite la « forme », crainte qu'elle ne passe, comme on prend les remèdes nouveaux pendant qu'ils guérissent encore...

Mais, hélas ! sur ce résidu de cinquante pièces sûres, il se produit encore bien des déchets. Il y a la pièce dont l'auteur ne sort pas et qu'il faut ajourner à l'année suivante. Il y a la pièce qui, après lecture aux artistes, est reconnue par tout le monde comme injouable. Il y a les fours.

Si bien que, malgré les six cents pièces annoncées, tous les ans, vers février ou mars, nous assistons au même phénomène bizarre : la moitié des grands théâtres n'ayant plus rien à se mettre sur les planches, les directeurs battant Paris, à la recherche de quelque chose à jouer, montant précipitamment des œuvres bâclées à la diable et dont ils savent la fragilité ; puis, trop heureux si, ce demi-four aidant, ils peuvent, avec une bonne vieille reprise, atteindre cahin-caha l'époque de la fermeture.

~~~~~

Mais parler de fermeture en ce moment, quel manque d'actualité, alors que partout il n'est bruit que de réouverture !

Nous allons même avoir mieux : deux inaugurations, deux théâtres nouveaux — l'un avenue Montaigne, l'autre aux Champs-Élysées, installés, paraît-il, avec tout le confortable moderne.

Aussi les vieux théâtres, redoutant cette concurrence, se piquent-ils tous de faire peau neuve et de nous annoncer leurs coûteux embellissements.

Dans les courriers dramatiques, ce ne sont que récits de ces folies. Ici l'on a changé le velours des fauteuils. Là, on a repeint le plafond. Dans un certain théâtre même, ô prodigalité ! on a complètement reposé, le croiriez-vous ? tout le linoléum de l'orchestre !

Devant tous ces devis de peintres et de tapissiers, je ne puis m'empêcher de songer à la jolie réplique de d'Ennery, un jour que Hippolyte Cogniard lui faisait les honneurs de son théâtre, entièrement remis à neuf :

— Eh ! bien, cher maître ? demandait Cogniard, en désignant



du regard la vieille salle jadis enfumée et maintenant toute chargée de dorures. Qu'en pensez-vous ?

— Moi ? dit doucement d'Ennery, j'en pense que si vous avez de bonnes pièces, ce n'est pas cela qui ne vous empêchera pas de faire de l'argent.

FERNAND VANDÉREM.

#### L'EXEMPLE DE L'AMÉRICAINNE.

— Monsieur, me déclara ce philosophe mondain, j'estime que les femmes américaines fournissent au monde de grands et utiles exemples. Ne criez pas au paradoxe, ce sont des exemples de santé et de liberté. Elles se fient à leur époux pour leur assurer le luxe ou tout au moins le confort ? Elles font bien. Elles soignent leur beauté propre et celle de leurs enfants ? Tâche utile. Elles égaient le « home » de leur rire ? Tâche sacrée. Dans la petite bourgeoisie française, on donne aux filles un métier pour les prémunir contre la paresse probable et l'inertie de leur futur époux. La dame sera téléphoniste et son mari ira au café, elle sera modiste ou couturière et son mari ira aux courses. Je préfère le ménage yankee où l'homme « fait de l'argent », ce qui est sa besogne, tandis que la femme le dépense, ce qui est son devoir. De grands exemples, oui, monsieur, et le premier de tous : l'exemple du bonheur. La jeune fille française est malheureuse. Elle ne peut sortir seule sans s'exposer à la goujaterie de la rue. Elle en est réduite à la société de ses compagnes, sans l'apport intellectuel des hommes. Elle est hantée, si elle est pauvre par sa pauvreté, si elle est riche par la certitude d'être convoitée comme un sac d'écus. La dot n'existe pour ainsi dire pas en Amérique. Et cela donne aux jeunes filles de toutes les classes une singulière franchise d'allures et cette parure rayonnante de la jeunesse : l'Espoir. L'adultère est extrêmement rare là-bas, parce que l'adultère est fils de l'Ennui et que l'Américaine chasse l'ennui, avec plus ou moins de goût, c'est entendu, mais elle le chasse ! Une toute petite société est ridicule par sa vanité, ses manies ostentatoires ; ils sont un millier, pas plus, à dispenser aux garçons de café des pourboires immoraux, à acheter des croûtes aux plus détestables peintres européens, à chercher des titres et à faire parler d'eux dans les journaux. Mais les autres ! Les femmes s'intéressent peu à la littérature ? Le Ciel en soit loué. Les femmes ne s'intéressent à la littérature que pour y chercher une excitation malsaine ou parce qu'elles ont l'intention d'en faire à leur tour ! Elles s'habillent à ravir ; elles sont les seules à savoir s'habiller, avec les Parisiennes ; elles sont exubérantes parce



qu'elles sont heureuses, je vous le répète, parce que leur enfance fut libre, parce que leur jeunesse fut gaie, parce qu'elles ont acquis des muscles et un teint rose à faire du sport ou à danser, tandis qu'à situation égale, une jeune Française, prévoyante, s'écartera à apprendre la dactylographie pour s'assurer contre la fainéantise de l'homme auquel on la destine. J'ensurage quand je pense que, chez nous, la femme a tous les soucis, toutes les charges, qu'elle est une bête de somme dans le peuple et une malheureuse dans la bourgeoisie, oui, une malheureuse, ayez le courage de le dire. Et il y a des sentimentaux qui plaignent ces pauvres Américains qui travaillent ferme pour leur maisonnée ! Regardez-les. Ils ont vraiment l'air à plaindre !

— Monsieur, dis-je, Jules Huret, au cours d'un de ses voyages, observa la salle à manger d'un hôtel cosmopolite. L'Allemande servait son mari ; l'Américain servait sa femme. Qu'en concluez-vous ?

— Que les barbares ne sont pas ceux qu'on pense . . .

HENRI DUVERNOIS.

#### MODES.

Les nouvelles robes, celles que nos dames porteront cet automne, et probablement aussi cet hiver, sont assez larges ; beaucoup sont plissées et recouvertes de longues jaquettes *garde-française* à taille bien marquée. Sur ce dernier vêtement, de grosses broderies ou des soutaches simulent les poches ; le col est de fourrure et les manches sont à parements. — On ne voit pas sans plaisir que cette évolution rapide de la mode, du collant au drapé, ne modifie que fort peu la silhouette voluptueuse des élégantes. Les marchandes de frivolités ont résolu ce problème de déshabiller autant leurs belles clientes en les habillant large qu'en les habillant plat. Si les drapés nuisent un peu à la ligne, ils sont propices aux savants décolletés — et que voilà une heureuse compensation ! — On voit déjà beaucoup de fourrures et, notamment, certains petits vêtements, le plus souvent d'hermine ou de chinchilla, qui ne sont à proprement parler ni des manteaux ni des écharpes, et semblent faits d'un simple morceau de fourrure noué dans le dos, avec deux pointes qui descendent jusqu'à la taille et un très haut col, généralement de renard blanc, monté sur une bande de velours noir.

A la feuille de ce jour sont jointes les gravures 18, 19 et 20.

La reproduction des gravures et des articles de ce journal est absolument interdite, même par extrait.

Le Gérant : JACQUES DE NOUVION. Imp. de Vaugirard, H.-L. MOTTI, Dir., 12-13, Impasse Ronsin, Paris.